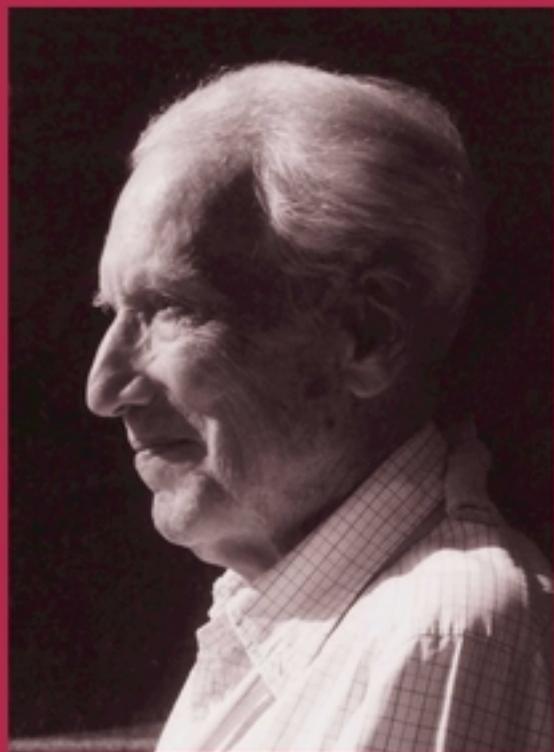


Vol. 7

Recherches en littérature et spiritualité



Édité par
Pierre Halen
Raymond Michel
Monique Michel

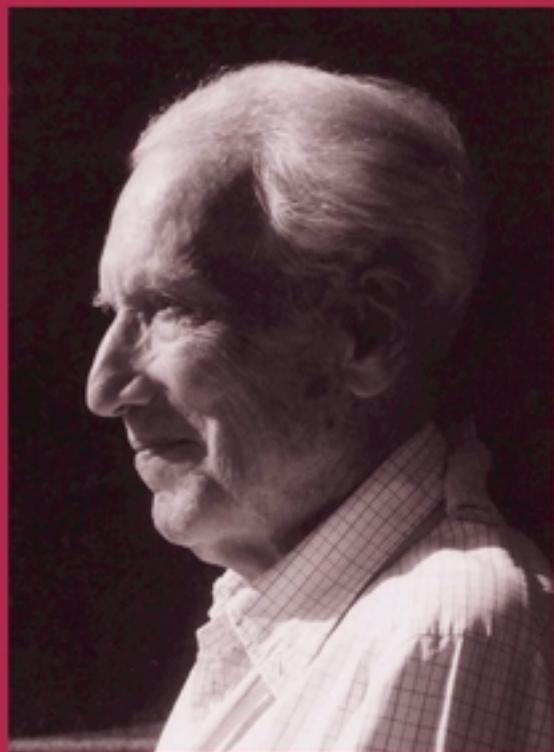
Henry Bauchau, une poétique de l'espérance

Actes du colloque international de Metz
(6-8 novembre 2002)

Peter Lang

Vol. 7

Recherches en littérature et spiritualité



Édité par
Pierre Halen
Raymond Michel
Monique Michel

Henry Bauchau, une poétique de l'espérance

Actes du colloque international de Metz
(6-8 novembre 2002)

Peter Lang

Une poétique de l'espérance ?

Peu d'écrivains se sont lancés aussi tard qu'Henry Bauchau dans l'entreprise de l'écriture et de la publication. En 1958, quand paraît son premier recueil poétique, *Géologie*, il a quarante-cinq ans. Ses œuvres, roman, poésie, théâtre, récits, journaux, ne se sont véritablement imposées à l'attention d'un très large public et de la critique qu'avec le succès, dans les années 1990, d'*Edipe sur la route* et, ensuite, de l'ensemble du « cycle thébain » que cet immense roman inaugurerait. Voilà donc un auteur qui n'est advenu comme tel que sur le second versant de sa vie, et qui poursuit jusque dans le grand âge un patient travail de mise au jour par le langage, à bonne distance des coteries et autres salonnades, mais à l'écoute, en revanche, et de sa vérité intérieure et de l'histoire humaine : tels sont les deux versants inséparables de ce qui apparaît déjà aujourd'hui comme une seule œuvre, cohérente et singulière, dans la diversité de ses titres ; ce sont aussi les deux versants qu'étudient – tour à tour ou à la fois – les études ici rassemblées, issues d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Metz en novembre 2003.

Ce début tardif, ensuite ce long ouvrage patient dans des conditions matérielles difficiles, cette lutte contre l'âge et le temps, contre toutes les tentations qu'on devine d'en rester là, dans les mots insuffisants et dans les ombres du non-dit, tout cela nous autoriserait déjà à parler, pour l'œuvre d'Henry Bauchau, d'une poétique de *l'espérance*. Mais il y a bien sûr davantage, et de plus profonds motifs à se saisir d'un concept qui, s'il est l'héritier d'une histoire séculaire dans la pensée occidentale – l'espérance n'est-elle pas l'une des trois vertus dites théologiques ? –, n'en est pas moins devenu un peu difficile à brandir à la fin du XX^e siècle, qui fut comme on le sait fertile en massacres, en génocides, en théorisations de la mort du sujet, en spéculations sur la fin de l'Histoire ou sur l'impossibilité de la vérité, voire sur l'impudeur de toute poétique.

Si l'écriture d'Henry Bauchau peut être dite « de l'espérance », ce n'est certes pas qu'elle ignore les tragédies vécues et pensées au long d'un siècle que l'écrivain aura traversé presque dans son entier. Le premier drame, qui sera plusieurs fois évoqué dans l'œuvre, est déjà le symbole de tous les autres : tout jeune (il n'a pas deux ans), il est pris dans

l'incendie de la petite ville universitaire de Louvain par les armées allemandes. Incendie absurde, qu'aucune raison militaire ne justifiait, et qui ravagea la bibliothèque d'une des plus vieilles universités européennes, fondée en 1425. Le jeune enfant, emporté par son grand-père dans la ville en flammes, est loin de sa mère. Il le restera, au moins dans le sentiment de n'avoir pas accès à elle, jusqu'à ce fugace instant de vérité et de libération, risqué enfin par la mère agonisante, telle que le roman *La Déchirure* (Gallimard, 1966), largement autobiographique, nous la donne à voir.

D'autres tragédies seront vécues, au plus près, de trop près sans doute pour qu'elles apparaissent d'abord comme telles. Dans les années 1930, le jeune Henry Bauchau, qui a fait son droit comme on le faisait en ce temps-là dans la bourgeoisie, s'engage dans un militantisme idéaliste, au sein de la mouvance de l'action catholique, sur son versant universitaire, toujours à Louvain. Il est un des proches collaborateurs de l'abbé Leclercq, un professeur de choc, qui pèse lourd dans l'ouverture au collectif et au social des programmes de l'Université et des engagements de l'Église. Ce sont aussi les années où, par ailleurs, se durcissent les conservatismes, où d'aucuns se rêvent en chefs historiques d'un Ordre nouveau auquel le fascisme italien sert longtemps de référence. Tout le continent, à vrai dire, est agité par ces débats virulents, vibrants et déjà angoissés, car la guerre approche.

Le jeune intellectuel louvaniste, secrétaire de *La Cité chrétienne*, encore convaincu d'avoir à se vouer à une cause socialement ou politiquement utile, va vivre la nouvelle agression allemande et la défaite prévue de l'armée belge, où il est officier de réserve mobilisé depuis septembre 1939, comme une gifle assénée par l'Histoire. Il croit devoir suivre les consignes royales d'accepter la défaite et de travailler à restaurer, autant que faire se peut, et le pays et son moral. C'est l'épisode, aujourd'hui relativement bien connu, du Service des Volontaires du Travail, organisé par Bauchau sous l'Occupation pour procurer un emploi, réel et souvent fictif, à plusieurs centaines de jeunes gens menacés par les réquisitions. « Erreur généreuse », dira plus tard Bauchau, qui donne finalement sa démission et rejoint, en 1943, la résistance armée où il sera blessé. C'est un autre combat, ce n'est pas le plus dur : l'accusation de collaboration, en 1945, en dépit de l'acquittement qui sera pro-

noncé, est sans doute la blessure intérieure la plus douloureuse, celle qui enfin déclenche aussi, à long terme, un long et patient travail sur soi, de conversion véritable, travail qui mettra en jeu différemment la vertu d'espérance et, plus tard, débouchera sur l'écriture.

Après la guerre, Henry Bauchau tente de reprendre pied, matériellement au moins, dans la librairie, puis dans la distribution de livres, en Belgique, puis en France. Ce sont ses premiers contacts avec les milieux littéraires, d'abord dans leurs aspects les plus concrets, ensuite avec des hommes : l'éditeur Charlot, Jean Amrouche qui devient son ami et dont l'influence sera considérable. Les deux contributions de Chiara Elefante et de Yun Sun Limet retracent ici les enjeux de ces années difficiles qui, si elles aboutissent à un nouvel échec professionnel, n'en ont pas moins joué un rôle décisif en ouvrant définitivement les horizons du futur auteur d'*Antigone*. Horizons littéraires et artistiques, certes, avec la rencontre des écrivains qui donnent le ton sur la place parisienne : Gide, Camus, Paulhan... Horizons humains, sûrement aussi, dans ce Paris littéraire qui a dû apparaître à Henry Bauchau très fortement coloré de Méditerranée : des horizons bien plus larges en tout cas que le drame qui continue alors de se dérouler au royaume de Belgique sous la forme de l'Affaire royale. De son pays d'origine, Bauchau s'éloigne encore davantage : il prend la direction d'un pensionnat de jeunes filles en Suisse. Il s'est remarié. Il poursuit à Paris, avec Blanche Reverchon, l'épouse de Pierre-Jean Jouve, une analyse qui jouera un rôle essentiel. Son amitié avec Amrouche le convainc de prendre parti pour la cause algérienne : les chalets de Gstaad sont propices à cet engagement modeste. Henry Bauchau va se montrer, comme il le sera toujours, soucieux des destinées collectives. L'espérance est désormais du côté du multiforme « homme noir » qui apparaîtra dans le roman *La Déchirure*, où tantôt il incarnera le pauvre, l'ouvrier ou le colonisé, et tantôt le désir étouffé, refoulé, méprisé par un certain homme blanc qui, « dans les étages », organise à son profit l'injustice d'un ordre hostile au corps, à la liberté, à la vérité, au bonheur.

Grandiloquence des mots, peut-être. Pourtant, la *Géologie* à la laquelle s'adonne Henry Bauchau pendant les années 50 est une enquête bien concrète dans les couches profondes de sa mémoire et de son identité : le « guerrier », motif qu'analyse ici Géraldine Henry dans le recueil

de 1958, n'est pas qu'un symbole renvoyant à tous ceux qu'agite une absurde et sanglante volonté de pouvoir, c'est d'abord une image de soi-même que le travail du poème met à distance. Il faut, enfin, apprendre à vivre. En revisitant ses propres profondeurs, qui pour une part sont traversées par le discours collectif. Plus tard, Henry Bauchau reprendra cette voie poétique de l'analyse, sous une forme bien différente : c'est, à l'époque d'une autre crise personnelle à nouveau travaillée dans le sens de l'espérance, après que l'Institut Montesano aura dû fermer ses portes, le long poème *La Sourde Oreille ou le rêve de Freud*, tel que Marc Quaghebeur nous aide à le relire ici : poème innervé par la mémoire biographique, par le réveil des anciennes blessures, mais aussi par l'espoir que donne cette fois, plus sûrement, un double acquis.

D'abord l'appui résistant qu'a progressivement constitué pour Bauchau l'apport de la psychanalyse. Celle-ci lui a permis, au terme de la première cure avec Blanche Reverchon, de trouver son « levier » dans l'écriture, c'est-à-dire de comprendre qu'elle est désormais pour lui de l'ordre de cette « nécessité » dont Rilke faisait le critère à peu près unique de la création. Il ne s'agit pourtant pas seulement d'un « levier », c'est aussi une anthropologie nouvelle, une autre vision du langage et de l'histoire, avec ses mythes revisités comme celui d'Œdipe, avec ses ouvertures sur les rêves et l'inconscient, avec le doute permanent qu'elle entretient sur soi, mais aussi bien, veillée par le nouveau père qu'est le docteur viennois, avec une forme d'éthique désormais claire, à l'intérieur de laquelle les grands mots de vérité ou de bonheur prendront le sens d'un chemin, d'une voie. Voie d'errance, sans doute, comme celle d'Œdipe entre Thèbes et Colone, telle que la racontera le roman de 1990. Mais voie vectorisée par le désir retrouvé, par l'accueil de l'autre et le respect de soi, par le parti-pris en faveur du dominé, par l'acceptation du corps et de son existence, « chaque jour comme une fête ». Par l'acceptation, aussi bien, d'un *entretien* patient du moi avec les instances qu'en lui-même il ne maîtrise pas : l'inconscient, bien sûr, où remuent l'histoire personnelle et les forces du rêve, l'exigeante « parole intérieure » qu'il importe d'entendre. Jean-Pierre Vidit et Valérie Chevassus, dans les pages qui suivent, évoqueront spécialement cette dimension.

Le second acquis est un élément particulier, mais décisif, dans ce dispositif global : la colère. « La colère veut dire espérance », peut-on

lire dans *La Déchirure* (mais aussi dans *L'Écriture à l'écoute*, par un de ces échos si fréquents dans l'œuvre). Cette phrase, souvent citée déjà par les commentateurs, prend dans notre perspective un sens tout particulier. Il faut lui accoler les développements narratifs qu'elle trouve dans le premier roman de 1966, qui vont jusqu'au meurtre de Mérence, la servante au grand cœur, figure mariale sans doute, image parfaite de ce *service* qui, pour un certain nombre d'intellectuels européens de l'entre-deux-guerres, fut un idéologème majeur. Service des intérêts supérieurs du Parti, service de l'humanité abstraite ou de la nation, service territorial dans les colonies, service missionnaire dans les lointains, service de l'Aéropostale : l'endurance dans le dévouement, admirable par certains côtés, avait le défaut de masquer qu'elle supposait l'obéissance *a priori* à l'égard d'une autorité non remise en cause. Un Charles Plisnier, prix Goncourt en 1937 pour *Faux-passeports* (entre autres), en donne la chronique désabusée, côté communiste. Bauchau n'est pas de ce côté, et il comprend plus tard. La scène originelle, à cet égard, – le début de la « close noire » que commente ici Marc Quaghebeur – se déroule le 28 mai 1940, quelque part en arrière de la ligne de front, en Flandre occidentale. Aux gradés rassemblés, on annonce la nouvelle devenue officielle : le roi a décidé la capitulation, il demande à tous de déposer les armes et de se rendre à l'ennemi. L'officier Bauchau a un sursaut : il a déjà envoyé des soldats en reconnaissance pour frayer au régiment une voie vers Dunkerque et l'Angleterre, vers la poursuite de la guerre. Son supérieur lui rappelle son serment de fidélité au roi. Bauchau obéit. Un demi-siècle plus tard, Antigone, dans le roman éponyme, est d'abord celle qui, avec évidence, n'obéit pas ; elle n'est pas non plus l'officier de Créon, ni l'obligée de ses frères : la pauvreté et l'exil l'ont rendue libre. « Thèbes, c'est la bête », comme l'écrivain le notera dans son journal. Le cri d'Antigone est aussi un cri de colère. C'est elle, l'« intraitable Antigone », qui incarne l'espérance la plus grande, qui veut ce qui semble impossible, et qui est cependant possible. De la même époque date ce texte bref, en forme d'art poétique, que cite en conclusion Chiara Elefante : « Prière / patience / simplicité / et toi aussi, colère / d'écrire / avec les Grandes Mains / qui nous rêvent » (*Heureux les déliants*). Les « Grandes Mains » sont peut-être celles de Dieu, ou celles de l'Inconscient : elles sont une instance extérieure au moi, en tout cas, qui rend

possible la « colère d'écrire ». On ne sait pas d'où vient la colère, ni comment elle sur-vient : on sait qu'elle fait sauter les vieilles digues du mélancolique, et que, toujours, elle est dirigée contre Thèbes, si Thèbes, dans ses murailles sans cesse renforcées, est un ordre qui ne s'embarasse pas d'être juste, une domination minérale qui ne respecte même pas la mort.

Déliier, libérer. La colère algérienne d'Amrouche était dirigée vers la mère décevante, la Métropole, celle qu'on avait idolâtrée, dont on avait longtemps attendu un signe de compréhension et d'amour, mais dont on réalise qu'il est possible et nécessaire de se détacher, et qu'on n'aimera pas moins, peut-être, pour autant. D'où la *déchirure*, qui n'est pas l'acceptation mélancolique du manque et du déchirement, mais qui est au contraire lutte violente entre le sens et l'absurde, si violente qu'elle est nécessairement aussi, comme le souligne Régis Lefort, destruction. Néanmoins, elle est chemin qui s'avance, comme celui d'Éros dans *Le Banquet*, et comme, sans doute aussi, le parcours galiléen de celui qui disait être à la fois « le chemin, la vérité, la vie », et qui affronta les princes de son temps. Ce n'est pas un hasard si l'on peut ici convoquer deux sources majeures de la réflexion occidentale, le message évangélique et la pensée grecque : Bauchau est l'homme de l'écoute et des confluences, des remous turbulents où du sens se recherche et, toujours suffisamment, se trouve. Si, comme Régis Lefort le montre, l'imprégnation du message évangélique demeure profonde tout au long de cette œuvre, son auteur aura *écouté* avec la même disponibilité d'esprit ce qui lui parvenait des traditions de l'Extrême-Orient et de la mystique, mais aussi bien de Nietzsche ou de Kafka, pour ne citer que deux œuvres majeures.

Sans doute, comme Œdipe, ne part-on jamais, en matière d'espérance, que du désastre. La tradition théologique chrétienne ne confond d'ailleurs pas l'espérance avec l'espoir, ou les espoirs, souvent, qu'une appréciation raisonnable des réalités permet de nourrir en telles circonstances : dans cette tradition, seule la Foi en Dieu donne un appui à l'Espérance qui, défiant ainsi le monde de la raison humaine et du calcul, met en branle la Charité. Chez Bauchau, qui s'est éloigné de l'Église et, tout au plus, se tient « sur le seuil », la divinité est devenue incertaine et floue ; ce n'est plus son nom en tout cas qui permet de désigner avec évidence la sorte de saut mental que requiert et permet l'espérance. On trouvera

plus loin, dans les contributions de Régis Lefort et de Myriam Watthee-Delmotte (*Poésie et prière*), une étude éclairante de la question religieuse chez Henry Bauchau. Cependant, dans la psychanalyse, le caractère énigmatique de la guérison peut constituer un nom acceptable pour cette *metanoia* radicale qu'on peut appeler aussi conversion ou révolution, ce moment où la conscience est saisie par la possibilité de ce qu'elle-même ne peut percevoir. D'abord il faut qu'Œdipe s'aveugle, somatisant le désastre en détruisant celui de ses sens qui est le plus directement lié à la volonté de pouvoir, de savoir et de maîtrise. Ensuite, il faut qu'il entame son long chemin d'errance ; pour aller vers où il ne sait pas, il faut qu'il passe par où il ne sait pas, par le rêve et le corps, par l'art, le risque et le don. Par le désert, lieu de transit qu'analyse ici Myriam Watthee-Delmotte dans sa configuration dionysiaque (« L'écriture du désert »). Au terme, – pour autant qu'il y ait un terme, mais il en faut un à l'histoire racontée –, il y aura un autre Œdipe, et un autre Royaume. Il y aura, surtout, une autre Antigone : « Mon Antigone n'est pas un personnage de tragédie, mais de roman, elle n'est pas la femme d'un acte, d'un débat, d'un refus. Elle est la femme d'un monde nouveau qui, à travers une longue initiation, trouve le courage d'agir et de penser sans modèle » (*Journal d'Antigone*). Antigone est neuve : elle n'est plus dans l'obéissance ou la loyauté *a priori* à l'égard de Thèbes ou d'aucune tutelle. Dans le contexte de la scène originelle du 28 mai 1940, cela veut dire qu'on peut reconnaître la réalité d'un désastre sans pour autant souscrire à la défaite, que ce ne serait pas vivre vraiment que d'y souscrire. En d'autres termes, si l'on « peut vivre très bien dans la déchirure », pour citer l'épigraphe qui figurait à l'entrée du premier roman de 1966, ce n'est pas qu'il faille accepter la mélancolie des défaites, c'est au contraire que vivre implique de les refuser comme telles ; ce n'est pas qu'il faille viser des compromis réalistes et des consensus, c'est au contraire qu'il ne faut jamais céder sur l'essentiel, ou plutôt sur la quête de l'essentiel.

La longue route entre Thèbes et Colone ne ressemble pas par hasard à la longue marche, apparemment erratique elle aussi, de Mao à travers la Chine. Dans les deux cas, une logique paradoxale (oxymorique, écrit Myriam Watthee-Delmotte) est à l'œuvre, proprement espérante, qui assure au dernier qu'il sera le premier, au faible qu'il sera fort ; une logi-

que qui requiert, même, de choisir les solutions les moins raisonnables. Dans l'analyse aussi, le sujet ne finit par reprendre mystérieusement pied dans sa propre vie qu'en s'abandonnant au désordre, au chaos, à l'inconscient. Non pas en renforçant les murailles par des pierres ajoutées sur d'autres pierres, mais en se fiant au travail souterrain, obscur, erratique, de l'eau. Certes, le sujet ne doit pas plus qu'Œdipe ou Mao rester seul : l'analyste, Antigone et Diotime, les compagnons sur le chemin, font une escorte nécessaire à celui qui a pris le déraisonnable parti de l'espérance, de même que l'entourent, encourageants, les signes de la Nature et ceux de l'histoire humaine racontée.

Si le thyrsé peut figurer l'entremêlement de l'œuvre narrative aboutie avec les textes qui la commentent, comme les journaux et les essais, ou qui la redéplient différemment dans le poème ou à la scène, comme le montre Raymond Michel dans sa contribution, le symbole antique peut aussi figurer cette escorte multiple et imprévisible que procurent au sujet à l'écoute, en chemin, le prunus en fleurs du Jardin des Plantes, la lecture d'un poème chinois ou un visage rencontré dans le métro. Constamment, l'espérance exige qu'il soit fait une part à l'autre, à la fois à ce qui résiste et à ce qui escorte ; elle exige aussi qu'en définitive cette part demeure à l'autre, comme dans la Lutte avec l'Ange, qui ne se termine pas par la domination de l'un, et dont on ressort au contraire « boiteux ». Mais le pied blessé est ce qui guide Œdipe, dans ce qui est, au propre et au figuré, sa traversée du désert.

Étudiant par ailleurs¹ ce motif millénaire de la culture humaine, Myriam Watthee-Delmotte montre bien que le désert est un lieu de passage, que le sujet traverse mais non dans la solitude : Timour, Shenandoah, Antigone, Diotime sont des « visages de la solidarité dans la marche ». En entrant dans cet espace du dyonisiaque et de la non-maîtrise, Œdipe s'irrite pourtant d'être suivi par Antigone, parce qu'elle lui est encore un souvenir de Thèbes. En réalité, elle procède moins de Thèbes-la-puisante que de l'espace civilisationnel où le sujet, un jour, retrouvera une

1 Cette contribution avait été proposée d'abord sous la forme d'une conférence, au sein du Centre de recherche « Michel Baude. Littérature et spiritualité » préparatoire à la fois au colloque international *Le Désert, un espace paradoxal*, dont les actes ont paru dans cette même collection en 2003, et au colloque consacré à Henry Bauchau.

forme d'identité acceptée. Antigone, qui vient rappeler la mesure apollinienne et sa nécessité, est là pour empêcher Œdipe de croire, précisément, que le désert serait un endroit où il serait possible de vivre. De croire que vivre pourrait consister à s'arrêter dans un espace hostile où, néanmoins, il lui faut pourtant s'engager.

S'y engager n'exige toutefois qu'un moment de résolution, un acte de déchirure, porté par la colère et l'impatience. La difficulté est peut-être plus grande, aujourd'hui, d'avoir à s'y tenir ensuite pendant un temps qui peut être long, une durée qui, surtout, longtemps semblera sans fin : une durée semblable à celle de l'analyse, ou à celle des longues marches d'Œdipe ou de Mao, ou encore à celle du long périple de Pierre dans *Le Régiment noir*. On songe, ici encore, au conseil que Rilke adresse au jeune poète : « Le temps, ici, n'est pas une mesure. Un an ne compte pas : dix ans ne sont rien. » Certes, le temps d'Antigone, celui du drame, se resserre chaque jour davantage dès lors qu'elle est revenue à Thèbes ; mais cette dramatisation se profile sur le fond d'une temporalité longue (outre, bien entendu, celle de la permanence et du renouvellement de la vie à travers Io et Ismène) : la durée de la longue initiation à la vie « simple », vécue avec Œdipe auparavant, lorsqu'il s'agissait d'aller « n'importe où, hors de Thèbes », lorsqu'il fallait accepter d'avoir le sentiment d'aller nulle part.

Dans la déliance, le temps du « non », celui de la colère, voire de la destruction, n'est donc pas seulement, comme on s'y attendrait, le temps bref de l'acte à poser ; en réalité, s'il inclut le temps dramatique de l'engagement ou du cri, il est chez Bauchau toujours intrinsèquement associé à une durée longue, comme dans le vœu « Que je demeure en violence » dont il écrit qu'il lui « apparaît comme la devise de l'énigmatique blason de [s]a vie ». Cette durée, celle du travail sur soi-même, celle de l'ouvrage d'écriture sans cesse remis sur le métier, n'est peut-être que narrativement (dans le récit) celle d'une longue épreuve « à travers laquelle » le sujet est provisoirement amené à « passer » et après laquelle un résultat figurable est obtenu : en réalité (hors du récit, et notamment dans les journaux, comme le souligne R. Michel), c'est le temps continu de l'espérance, jamais satisfaite, et en même temps celui du désir. L'une et l'autre obtiennent une part de ce qu'ils veulent, mais non tout, à peine de se diluer dans un imaginaire de réussite : « Le poème, écrit Bauchau

dans *L'Écriture et la circonstance*, enfonce dans les ténèbres sa pointe acérée et brillante. Qui désigne ce qui est. Ce qui est à être. Qui l'éclaire un peu. De ce peu qui ne suffit pas. Qui n'efface pas ce qui manque ni ce qui déborde. Et qui pourtant suffit, comme la grâce. »

Si tel est le cheminement sans fin du poème, toujours miraculeusement achevé et éclairant, toujours conscient néanmoins de ce qui « manque » ou qui, à l'inverse, « déborde », tel est aussi, de la même façon, le double cheminement du sujet individuel – pour lequel Valérie Chevassus nous invite à méditer une nouvelle fois la phrase freudienne : « *Wo es war, soll ich werden* » –, et celui des collectivités humaines, elles aussi toujours en devenir, en rupture. « Dans le désert et l'abandon », s'écriera Gengis Khan, « j'ai suscité un peuple. » Il n'a toutefois pu le faire que par cette destruction dont Bauchau s'étonne qu'elle « rencontre en [lui] une forme d'adhésion », dont il s'effraie même dans son journal : « Gengis Khan pèse de tout son poids sur mon écriture et ma vie intérieure. Il creuse, il déracine, il dévaste, comme le temps des séances, des pans entiers de mon passé et de tout ce que j'admire et aime. »

Tel est pourtant le prix de l'espérance. « J'ai depuis longtemps plus de confiance en l'espérance que dans la foi », écrit Bauchau dans le *Journal d'Antigone*, « mon œuvre est une œuvre d'espérance, d'espérance aveugle, d'espérance lucide, mais qui n'éclaire pas le chemin à faire. » Plus tard, dans *Passage de la Bonne-Graine*, il reprend : « Profondément j'espère, j'espère dans l'inespéré, dans l'événement futur. » Cet « événement futur » donne, à la même époque, son titre à un magnifique poème, dédié à Nancy Huston, et qu'on verra cité dans les pages qui suivent. Poème de synthèse, qui évoque d'abord le *Wo es war* : « Nous naissons dans les bras des antiques frayeurs, / Dans les sons, les odeurs, la pensée des cavernes. » Qui déploie ensuite le temps du « turbulent désir » et des « mutilations cruelles », mais aussi le temps de la colère et du « non », ouvrant la possibilité du *soll ich werden* : « On a vécu les guerres, le règne, l'imposture / L'abomination des puissants. » Ces faits (dont le récit est possible) deviennent lisibles au terme d'une durée qui, certes, est un « poids » : « Chacun porte son poids d'espérance, longtemps », mais qui est aussi la condition pour que « montent », non seulement le « cri de la femme sauvage », mais encore « l'événement futur en patience et lumière » qui doit « monter », lui, de la « femme

profonde ». Rilke encore : « L'homme, me semble-t-il, est aussi maternité, au physique et au moral. »

L'espérance n'est pas obéissante, elle n'est pas « réaliste », elle est encore moins consensuelle : « Dans le champ du malheur / Planter une objection », écrit Henry Bauchau à plusieurs endroits au cours des années récentes. Dans *Passage de la Bonne-Graine*, son dernier journal publié, il la présente comme fondamentalement *réfractaire* :

Un théologien orthodoxe, François Colosino, écrit que les juifs, les chrétiens et les musulmans sont « les ultimes réfractaires à la désillusion générale ». Celle qui est si bien cachée par la société de consommation et la suractivité factice de notre société. Bien que je sois devenu un marginal de la pensée, je fais partie de ces ultimes réfractaires à la désillusion cachée. Profondément j'espère, j'espère dans l'inespéré, dans l'événement futur. Le désenchantement du monde est une illusion, c'est à nous d'enchanter le monde par un regard et une voix justes (p. 305).

Nous touchons à ce que cette pensée de l'espérance a sans doute de plus aigu dans l'ordre critique : elle renvoie dos à dos, au titre d'une double imposture, d'une part l'idéologie de la consommation et la « suractivité factice » qui voilent la « désillusion générale », et, d'autre part, cette « désillusion générale » elle-même, ce « désenchantement du monde » qui lui apparaît comme tout aussi factice. Nous sommes accoutumés à voir dénoncée la première de ces impostures, mais beaucoup moins la seconde, qui nous est souvent présentée comme la justification de cette dénonciation et, en fin de compte, comme l'expression la plus courageuse, la plus lucide, des réalités existentielles. Or le désenchantement radical, s'il prend effectivement acte de la fin des croyances dans ce qu'elles ont d'irrationnel et dans le rôle idéologique de leur fonctionnement social, n'en est pas moins une construction culturelle parmi d'autres, et qui justifie mal, en outre, sa propre énonciation. De manière paradoxale, « oxymorique » peut-être, la position apparemment irrationnelle de l'espérance (non celle de l'espoir ou des espoirs) se propose dès lors comme la seule position rationnelle, parce qu'elle s'avoue comme construction culturelle (« enchanter le monde par un regard et une voix justes »), justifiant ainsi son énonciation. Reste à méditer, pourtant, dans cette citation épinglée à juste titre par Myriam Watthee-Delmotte (« Poésie et prière »), cette *justesse*, qui est sûrement aussi une justice, du regard et de la voix : indissociablement se mêlent ici l'honnêteté avec

laquelle le réel, y compris le désastre, est reconnu, et la pertinence, indissociablement esthétique et éthique, d'une parole « clair-chantante ».

Pierre Halen

Les contributions qui suivent ont été rédigées pour le colloque de novembre 2002, ou immédiatement après. Pour la plupart, elles ne tiennent donc pas compte des publications ultérieures, dans le domaine décidément très actif aujourd'hui des études qu'on commence à qualifier de « bauchaliennes ». Nous songeons principalement aux nouveaux travaux que Myriam Watthee-Delmotte a publiés ultérieurement, mais aussi à l'essai consacré par Geneviève Henrot à *Henry Bauchau poète*² ; nous songeons bien sûr aussi aux *Constellations impérieuses d'Henry Bauchau*, l'imposant volume des actes du Colloque de Cerisy, organisé du 21 au 31 juillet 2001 par Anne Neuschäfer et Marc Quaghebeur³, de même qu'au numéro spécial *Bauchau en Suisse*, publié à Lausanne sous la direction du même Marc Quaghebeur et de Sylviane Roche⁴.

Il est sans doute important, par ailleurs, de souligner que notre sommaire ne prétend en rien refléter, proportionnellement à leur importance relative qu'il serait d'ailleurs assez vain d'établir dès aujourd'hui, les différentes parties de l'œuvre publiée par Henry Bauchau. Ainsi, les quatre romans (*La Déchirure*, *Le Régiment noir*, *Œdipe sur la route*, *Antigone*), qui sont assurément les titres les plus commentés déjà par la critique, ne sont pas particulièrement mis en évidence dans les pages qui suivent, s'ils ne sont, bien sûr, pas ignorés. Il y a bien d'autres dimensions qui sont ici laissées dans l'ombre : notre intention n'était pas de composer un ensemble ayant une valeur monographique concernant la vie et l'œuvre d'Henry Bauchau, mais plutôt de nous centrer sur la question de l'espérance, dans ses divers aspects, et en même temps d'éclairer

2 *Henry Bauchau poète. Le vertige du seuil*. Genève, Droz, coll. Histoire des idées et critique littéraire, n° 405, 2003, 192 p.

3 Bruxelles, AML éditions / éditions Labor, coll. Archives du futur, 2003, 560+16 p.

4 N° spécial de la revue *Écriture*, (Lausanne), n° 61, 2003.

certaines pans que la critique, d'abord attirée par quelques monuments essentiels, avait jusqu'alors relativement négligés.

C'est ainsi que, dès la programmation du colloque, nous avons délibérément mis l'accent, d'abord, sur une période qui avait été peu étudiée, celle de l'après-guerre et des débuts de l'œuvre littéraire ; compte tenu de notre thématique, il était particulièrement important de s'intéresser à une époque au cours de laquelle espérance et désespérance durent s'affronter durement. Par ailleurs, certaines œuvres encore peu commentées (*l'Essai sur Mao Zedong* et *La Sourde Oreille*) reçoivent ici l'attention qu'elles méritent assurément, mais que leur situation particulière dans l'œuvre, toutes deux à une époque qui jusqu'ici avait semblé une transition avant l'émergence d'*Edipe sur la route* et du « cycle thébain », avait laissées dans l'ombre (dans le cas du *Mao Zedong* s'ajoutent assurément d'autres raisons, de disponibilité éditoriale d'abord, de résistance idéologique peut-être aussi). On trouvera parmi les contributions qui suivent un certain nombre d'éclairages essentiels sur la question, – qui reste, certes, à aborder de manière plus large et plus frontale –, des diverses dimensions religieuses de cette œuvre à plusieurs égards *reliante* autant qu'elle est *déliante*. Enfin, plusieurs contributions approfondissent des questionnements qui avaient déjà émergé dans la critique, mais dont l'importance même, et sans doute la complexité, justifiaient de nouvelles études partielles, concernant un texte particulier ou en fonction d'un angle d'attaque nouveau : pour l'essentiel, il s'agit bien sûr du rapport à la psychanalyse et du rapport au politique, mais aussi de la question des genres, qui est aussi celle des échos démultipliés que telle figure (narrative, symbolique, historique...) trouve dans l'ensemble de l'œuvre.

Cela étant, on comprendra que nous ayons adopté un ordre de présentation qui ne répond pas à une organisation systématique des matières. Tout au plus avons-nous voulu tenir compte à la fois d'une progression chronologique – de *Géologie* (1958) au *Journal d'Antigone* (1999), en groupant les contributions qui portent sur les années 50 – et d'un souci d'équilibre, dans la lecture, entre les approches particulières, relatives à une œuvre, et les approches générales, croisant plusieurs titres ou illustrant davantage une problématique.

Outre la question centrale de l'espérance, les quatre aspects que nous avons décrits apportent, croyons-nous, autant d'éléments relativement

nouveaux dans l'approche globale de cette œuvre à propos de laquelle, désormais, un besoin de synthèse critique se fait sentir. Certes, nous disposons déjà, avec le *Parcours d'Henry Bauchau*⁵ de Myriam Watthee-Delmotte, d'une première étude d'ensemble ; particulièrement précieuse du fait de sa structure, faite d'une succession d'éclairages transversaux très attentifs au texte, cette étude désormais incontournable ne prétend évidemment pas donner le fin mot d'une œuvre qui continue, on l'a vu, d'inspirer chaque année de nouvelles études, y compris d'ailleurs chez de très jeunes chercheurs, ce qui est assurément le meilleur signe de son actualité.

Elle inspire aussi d'autres regards que ceux des classiques études littéraires. En particulier, comme on peut s'y attendre, le regard des praticiens, psychanalystes et psychothérapeutes, dont le discours, depuis Freud, est depuis longtemps convaincu de l'intérêt épistémologique de la fiction (mythologique, folklorique et proprement littéraire). Ces professionnels sont ici représentés par la contribution de Jean-Pierre Vedit, psychanalyste, que nous avons à dessein placée en position de préface : elle ouvre un horizon plus large que celui de l'étude textuelle, et il nous a paru qu'une réflexion sur l'espérance n'avait de sens qu'à l'intérieur de telles perspectives. Il n'est sans doute pas sans intérêt de signaler, en outre, que d'excellents collègues de l'université, spécialistes des questions relatives au « développement personnel » dans le domaine de la gestion des « ressources humaines », pour reprendre le vocabulaire contemporain, avaient assisté avec intérêt au colloque de novembre 2002 ; le fait est que, notamment dans le cadre de la gestion des traumatismes psychiques et de la « résilience », la littérature et la fiction en général sont de plus en plus souvent invoquées comme des pratiques (ateliers d'écriture) ou des espaces discursifs (ateliers de lecture) susceptibles de contribuer à l'équilibre ou au rééquilibrage psychique et social. Une œuvre comme celle d'Henry Bauchau, enrichie par les réflexions du journal de l'écrivain, s'inscrit tout entière sous le signe d'une libération toujours à l'œuvre, d'un mieux-être : si l'on peut comprendre, dès lors,

5 *Parcours d'Henry Bauchau*. Paris, L'Harmattan, coll. Espace littéraire, 2001, 206 p.

qu'elle suscite l'intérêt de spécialistes en « développement personnel », on voit surtout comme peut être très concrète son approche de l'espérance.

Monique Michel, Raymond Michel et Pierre Halen